



LE VIOLON

Paraît tous les samedis.

L'abonnement est de \$1.00 par année, inviolablement payable d'avance. Nous le vendons aux agents seize cents la douzaine. Toutes communications doivent être adressées comme suit :

LE VIOLON,
45, Place Jacques-Cartier,
MONTRÉAL.

H. BERTHELOT, RÉDACTEUR.

MONTRÉAL, 31 DECEMBRE 1887

Au Collège National

Personnages.

Le Révérend Père Mercier, directeur.
Plusieurs élèves.

(La scène représente la salle d'étude, la veille du Jour de l'An.)

Le père Mercier.—Il y aura bientôt un an que nous avons ouvert ce collège et nous n'avons qu'à nous louer du progrès fait par les élèves sous le rapport matériel. Malheureusement, je regrette de le dire, la discipline n'est pas observée comme elle devrait l'être dans une institution comme celle-ci. Il y a l'élève McShane qui a fait du tapage en classe. Il s'est rebellé contre ses maitres. Il s'est moqué des coups de martinet que je lui ai donnés, et il a fait la sourde oreille à tous les bons conseils qu'on lui prodiguait. Je l'avertis aujourd'hui pour la dernière fois. Il faut que ça change, sinon il passera la porte. Au dernier pique-nique que les élèves ont eu à Laprairie, il s'est montré dissipé à tel point que l'honneur même du collège a été compromis.

L'élève McShane.—Je n'ai rien fait de mal. Nous avons un *Deo Gratias*, et chacun pouvait agir à sa guise.

Le père Mercier.—Taisez-vous. Je vous avertis aujourd'hui que vous ne pourrez pas concourir pour le prix de sagesse. Vous êtes un mauvais élève et le plus vite vous partirez du collège, le mieux ce sera pour la discipline. Vous avez été cause que nous avons perdu un élève qui avait payé d'avance ses quatre années de collège. Je parle du jeune Goyette qui n'a pas pu produire de bons certificats à cause de vous. Il a été renvoyé du collège avant même de s'être assis sur son siège dans la classe.

L'élève McShane (à part.)—Je m'en moque. J'ai des amis influents et le directeur ne me chassera pas.

Le père Mercier.—S'il y a des élèves indisciplinés dans ce collège, en revanche il y en a qui ont tenu une conduite exemplaire et qui ont été l'objet de l'admiration de leurs maitres. Je mentionnerai le nom de l'élève Phaneuf qui vient de finir son cours avec distinction et qui a obtenu son prix pour l'assiduité. L'élève Campeau mérite une mention honorable. Son nom ne sera pas oublié sur le Palmare le jour de la distribution des prix. Il y a quelques élèves en rhétorique qui promettent beaucoup, par exemple, les élèves Préfontaine et Rainville. Le seul reproche que je puisse leur faire, c'est de déployer trop de zèle et d'ardeur dans leurs études. Ils devraient se ménager un peu plus, car ils pourraient fatiguer leur constitution et ce serait le collège que l'on blâmerait. Je suis satisfait des élèves de philosophie, Beausoleil, Bourgoïn, Langelier. Ils sont assidus, attentifs et travaillants.

Je leur donnerai aujourd'hui plusieurs bons points. Vous savez, mes enfants, que le collège n'est pas fini. Il nous faut emprunter \$3,500,000 pour terminer les travaux. Si nous réussissons à trouver cet argent notre institution acquerra beaucoup de force. Nous pourrions alors offrir des prix plus riches à nos élèves. En attendant ils devront se contenter de ce que je leur donne.

J'ai encore une remarque à vous faire, mes enfants, j'ai constaté dernièrement que deux élèves, Beaugrand et Trudel, n'étaient pas satisfaits de ce que je leur donne à manger dans le réfectoire. L'élève Beaugrand est jaloux de son condisciple, il trouve qu'il mange trop et que lui-même il ne trouve pas sur la table de quoi satisfaire son appétit. Il faut que ces chicanes entre élèves se terminent au plus tôt. Si je m'aperçois que l'élève Trudel mange plus que sa part, je le surveillerai et je l'empêcherai de trop manger.

Je n'ai de préférence pour personne. L'élève Beaugrand m'a témoigné le désir d'entrer dans la classe des grands, mais c'est impossible pour le moment. Aux derniers examens, il s'est montré très faible sur le petit catéchisme et je n'ai pu encore cette année lui faire sa première communion. Il faudra qu'il se montre plus docile s'il veut monter dans ses classes.

L'élève Champagne se lève et montre deux doigts en l'air.

Le père Mercier.—Voyons, qu'est-ce que vous voulez, élève Champagne ?

L'élève Champagne.—J'ai envie d'aller au nord.

Le père Mercier.—Impossible maintenant, mon garçon, il y en a deux avant vous. A présent, nous allons faire une promenade à Laprairie où il y aura récréation. Que personne ne reste en arrière lorsque je crierai : *Habeamus*. Elève Trudel, récitez le *Sub tuum*.

TRAITE DE CIVILITE

(Suite.)

Nous continuons les citations :

“ Si vous êtes pressé de tousser, gardez-vous de le faire vis-à-vis le visage d'un autre, et jamais plus fort ni plus haut qu'il n'est naturellement nécessaire.

Roter une fois par accident, quand on est à jeun, est pardonnable ; autrement c'est une chose très-honteuse. Si on s'y accoutume dès sa jeunesse, on en forme bientôt une mauvaise habitude, ce qui fait que le rot et le crachat se présentent à chaque instant, ce qui répugne à tout le monde.

Si vous êtes pressé de vomir, détournez-vous en quelque lieu à part : le vomissement n'est pas honteux ni vilain par lui-même, à moins que la gormandise n'en soit la cause.”

Pour le coup, notre livret nous semble déroger tant soit peu à la sévérité habituelle. Quoi ! roter une fois par accident (il ne manquerait plus que de le faire exprès) est pardonnable ! En sera-t-il de même quand le gaz comprimé suivra une autre voie ? Pourquoi non ?

“ Il faut tenir les dents propres, les nettoyer... avec le bout d'un cure-dent de jonc ou de plume.”

Le livret aurait pu ajouter : et ne pas offrir ce cure-dent à son voisin. Cela se voit quelquefois. Il y a des personnes si serviables !

“ Si quelque dent est fort cariée ou gâtée, il faut la faire arracher, à cause de la puanteur qu'elle cause dans la bouche.”

Oh bien ! M. Calino ne penserait pas autrement ; c'est assez dire combien cette recommandation est fondée.

“ Il faut laver ses mains tous les jours avant de sortir du logis.

Gardez-vous de vous gratter, de tuer des poux ou des puces, et de rogner vos ongles, ou les mordre en compagnie. N'ayez jamais les mains sales, ni les ongles trop longs.

Il faut prendre garde d'avoir les pieds puants et qu'ils ne donnent pas de mauvaise odeur, particulièrement en été ; car cela est quelquefois très-incommode aux autres. Afin

que cet inconvénient n'arrive pas, il faut avoir soin de les tenir toujours nets.”

Il est difficile de croire qu'au temps où fut écrite la première Civilité, il y eut dans les compagnies des gens et même des enfants qui y tuassent leurs poux : c'est pourtant ce qu'implique la défense qui en est faite ici solennellement. On ne peut que l'approuver d'ailleurs, comme aussi celle qui a évidemment en vue les personnes qui, sous prétexte de se tenir les pieds frais en été, ont l'habitude de ne porter point de chaussettes.

“ L'habit doit être propre et net... On ne doit pas avoir le linge moins propre. Pour cela, il faut prendre garde de laisser toucher de l'encre sur son linge quand on écrit, et de se salir par négligence, soit en mangeant, soit en faisant quelque autre chose.”

Ce quelque autre chose en dit beaucoup plus qu'il n'est gros.

Les préceptes sur l'usage du chapeau sont excellents. Peut-être ont-ils été tirés du fameux chapitre d'Aristote, cité par Molière.

“ C'est une grande incivilité, lorsqu'on parle à quelqu'un, de tourner son chapeau, de gratter dessus avec les doigts, de battre du tambour dessus, de toucher la lesse ou le cordon, de regarder dedans ou tout autour, de le mettre devant son visage ou sur sa bouche, en sorte qu'on ne puisse être entendu en parlant : c'est quelque chose de bien plus vilain de mordre les bords du chapeau lorsqu'on le tient devant sa bouche.”

Nous passons ce qui regarde l'entrée et la tenue dans les églises, et l'entrée et la tenue dans la maison d'un grand personnage, nous ne dirons pas non plus comment il faut être dans sa chambre, s'asseoir ou se tenir droit, parler et rire, nous arrivons au chapitre qui traite de la table et des règles qu'il faut observer pour s'y conduire décentement. Les premières consistent dans l'obligation de se laver les mains avant de se mettre à table, et dans la manière dont il faut s'y asseoir, s'y servir, ou s'y faire servir.

“ Etant assis, il faut se tenir le corps droit, ne mettre jamais les coudes sur la table, ni la toucher de son ventre.

Ne touchez jamais, personne des pieds, surtout des femmes, par-dessous la table ; cela est scandaleux et n'est pas chrétien. Le potage se met sur l'assiette ; s'il est trop chaud, on l'y laisse refroidir ; car il est indécent de souffler quelque chose à table.

Chacun prend devant soi et ne doit rien passer par-dessus un plat pour chercher dans un autre au delà ; mais vous présentez votre assiette et votre cuiller dessus, priant quelqu'un de vos semblables de vous en servir.”

Observez comme le précepteur mêle toujours agréablement les réflexions morales aux avis, et quelle finesse il y a dans cette remarque que le potage se met sur l'assiette. A moins que de son temps, on n'eut encore la mauvaise habitude, dans quelques compagnies, de manger la soupe à la gamelle ; auquel cas sa remarque aurait moins de finesse qu'elle n'attesterait un vif sentiment de progrès.

(à continuer.)

LES AMIS.

Les amis de l'heure présente
Ont le naturel du melon.
Il faut en essayer cinquante
Avant d'en rencontrer un bon.

LE BAIN.

Personnages :

CHACORNAC, cantinier.
BRIDET, aide de cuisine.

Chacornac.—Oui, Bridet, c'est comme je me fais l'honneur de te le dire : je ne sais pas si elle en reviendra !—Satané bain.

Que toi, simple imbécile, tu ne saches rien de rien, c'est tout naturel et même, ça fait plaisir... rien que d'y penser. Mais moi ! moi, Chacornac ! cantinier au deuxième bataillon du soixante-troisième de ligne, ne pas savoir ce que c'est qu'...

Après ça, tu me diras que, malgré tout ce que je sais... je ne suis pas architecte, ni même indubitable ! (*Brusquement.*) Toi, Bridet, sabis-tu ce que c'est qu'un bain ?

Bridet.—C'est-y pas quand on mène le bataillon s'infuser dans la Charente ?

Chacornac.—Eh bien, Bridet, malgré l'énorme différence qui existe entre moi z'et toi, je suis forcé d'obtempérer que je croyais la même chose.

Bridet.—Vous le voyez bien ! mais, je vous le dis, je ne suis déjà pas tant bête que vous le croyez, et, il y a des choses !...

Chacornac.—(avec pitié.) Il y a des choses !... Vraiment !... Il y a des choses !... Tu me fais mal aux intestins, fusillier ; et, ous'qu'elles sont tes choses ? fais-les voir !

Bridet.—Mais enfin !...

Chacornac.—Mais quoi ? Tais-toi donc ! Il est vrai que j'ignorais effrontément ce que ce major de malheur voulait dire avec son bain. Ça, je l'avoue, c'est une légume soustraite à mon éducation. Car, pour le reste—comme qui dirait de ce que c'est que la... formacie, la chinoiserie, la birbilliothèque, les axiomes, la métropole, exétéra, exétéra, je puis dire, Dieu merci, que je sais à quoi m'en tenir !

Ainsi toi, espèce de bourrico, qui fais le malin d'une façon nauséabonde, je parie que tu ne sais pas seulement le premier mot de la religion de tes pères, à qui tu dois le jour.

Bridet.—Oh ! pour ça, j'en sais autant que vous... sans savoir ce que vous en savez !

Chacornac.—(avec commiseration.) Tu en sais autant que moi ! Eh bien ! dis-moi z'un peu, combien il y a de Dieu ?

Bridet.—Combien il y a... Je le sais aussi bien comme vous.

Chacornac.—Fais voir, phénomène ?

Bridet.—Ils sont trois !

Chacornac.—(avec amertume.) Qué malheureux !... Ils sont trois.—Voyons ?

Bridet.—Y sont : le Père !

Chacornac.—(il compte sur ses doigts.) Ça ait un.

Bridet.—Y sont : le Fils !

Chacornac.—Ça fait deux.

Bridet.—Et y sont : le Sant-Esprit !

Chacornac.—Ça fait trois !... Et puis après ?

Bridet.—Comment, et puis après ?... après... c'est fini !

Chacornac.—(avec dédain.) Alors, Ainsi soit-il, tu le prends pour un n'haricot !... Tu vois que tu es bête à faire pleurer un véscatoire !

(Changeant de ton.) C'est égal, je crois bien que l'aide-major—que le diable enlève !—n'est pas plus malin que lui !—Satané bain !

Bridet.—Enfin, caporal, quoi donc qui vous a dit ?

Chacornac.—Il m'a dit : Pour f... languir ta femme d'aplomb, tu vas lui faire avaler dix ou quinze gamelles de chiendent et tu lui feras prendre deux ou trois bains. Elle a le feu dans le corps. Excès de boisson, peut-être. Il faut alors la rincer, la... recurer, comme un vieux bidon ! Je comprenais assez ça—un mot de plus, je trouvais qu'il avait raison ; aussi lui ai-je dit : Pour le chiendent... compris ; mais, pour ce que vous venez de me dire après...
—Le bain ?

—Oui, le bain ! ous'qu'on trouve ça ? Il fait l'étonné, et il me dit : A deux portées de fusil du quartier ; juste en face de la manufacture de soles frites, il y a un établissement.—Tu la conduis là, à jeun ; elle prend un billet, on lui donne un cabinet, où elle reste tant que cela lui plaît, et... voilà tout ! —Ce n'est pas la mer à boire !—Heureusement ! que je réponds en riant.

—Ah ! si j'avais su !... Non d'un nom ! Elle n'en reviendra pas !... c'est sûr !

Pour lors, le lendemain matin, je la fais habiller sur son trente-et-un, j'endosse grande tenue, schako découvert, et nous voilà partis !

Nous entrons dans la cambuse, et je dis à une petite dame qui était fourrée dans des pots de giroflée :—Voulez-vous me donner un bain ?

—Pour vous ou pour madame ?

—Pour madame, la petite mère ! Regardez-moi donc fixement ! j'ai tant seulement jamais souffert d'une engelure ! Je suis sain comme une rosière, moi qui vous parle !

—C'est 75 centimes qu'elle me répond en rougissant. Voilà, monsieur, et elle me donne un petit carré de carton.

Je dis à Pamela : Allons, toi, marche devant : je te suis. Faut dire que je n'étais pas fâché de voir comment ça se passait.

Bridet (avec malice.) Tiens, c'te bêtise !.

Chacornac.—Pour lors, une grosse rougeade avec les manches retroussées, m'arrête et me dit : Vous ne pouvez pas entrer, c'est le côté des dames.

—Mais, bayadère, raison de plus ! et puis, c'est ma légitime !

—Enfin, monsieur, il n'y a pas moyen, c'est le règlement ! Je m'ai dit à mon à-part : Qu'est-ce que je vas fiché pendant ce temps-là ?

La dame aux giroflées me dit de m'asseoir : la grosse tomate vint chercher ma femme qui la suivit efforcée, sans seulement savoir ce qu'elle faisait.

Je me rappelle que je lui ai dit bêtement : Je suis là ! Ne t'inquiète pas... Je voulais la